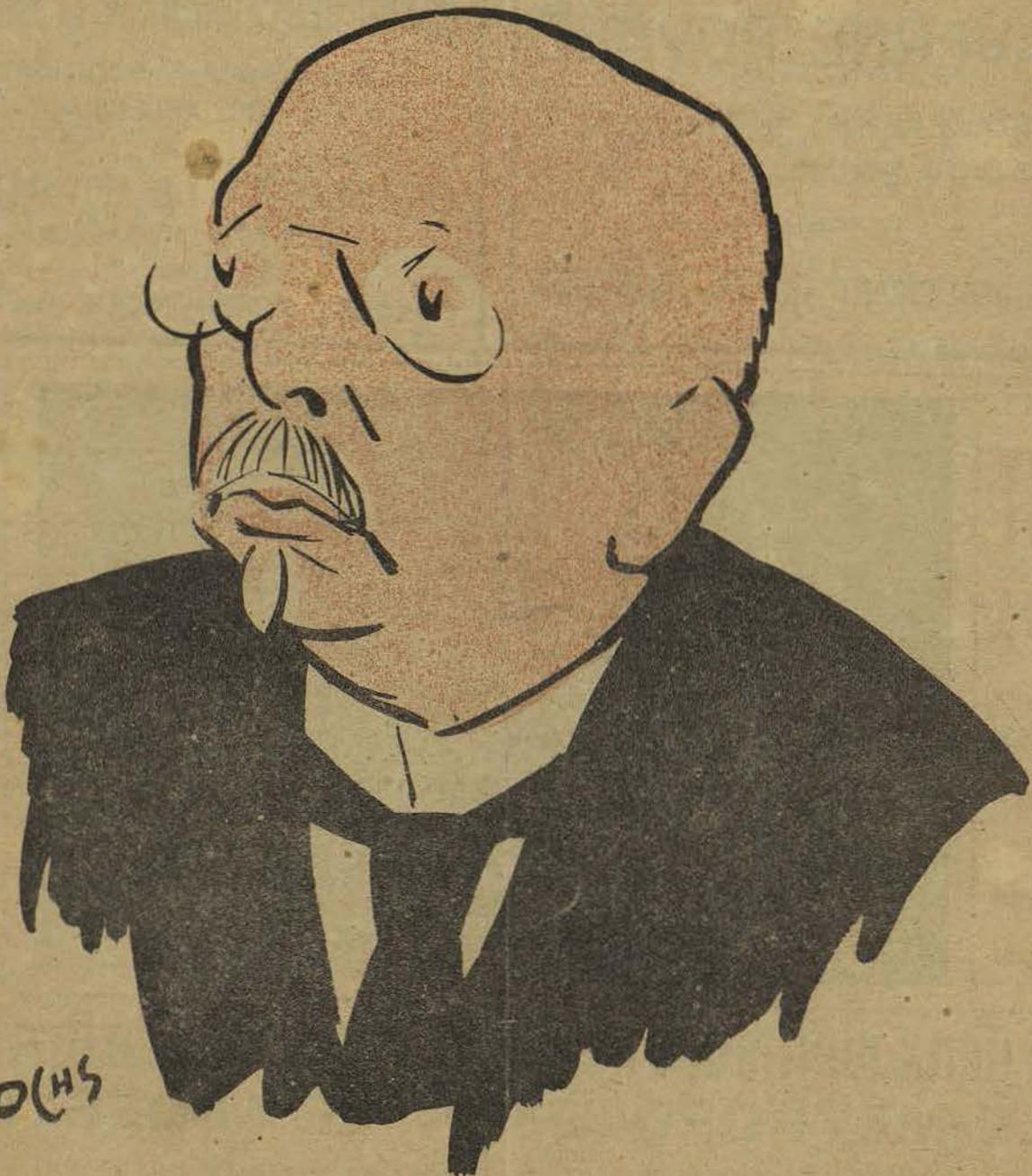


Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI
L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



JEAN BAR

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison F. VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : BRUX. 115.43

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

BRUXELLES

CAFÉ-RESTAURANT de premier ordre

GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15

BRUXELLES

◆◆◆

GRANDE SALLE ET SALONS

POUR FÊTES ET BANQUETS

◆◆◆

CONCERT SYMPHONIQUE tous les soirs

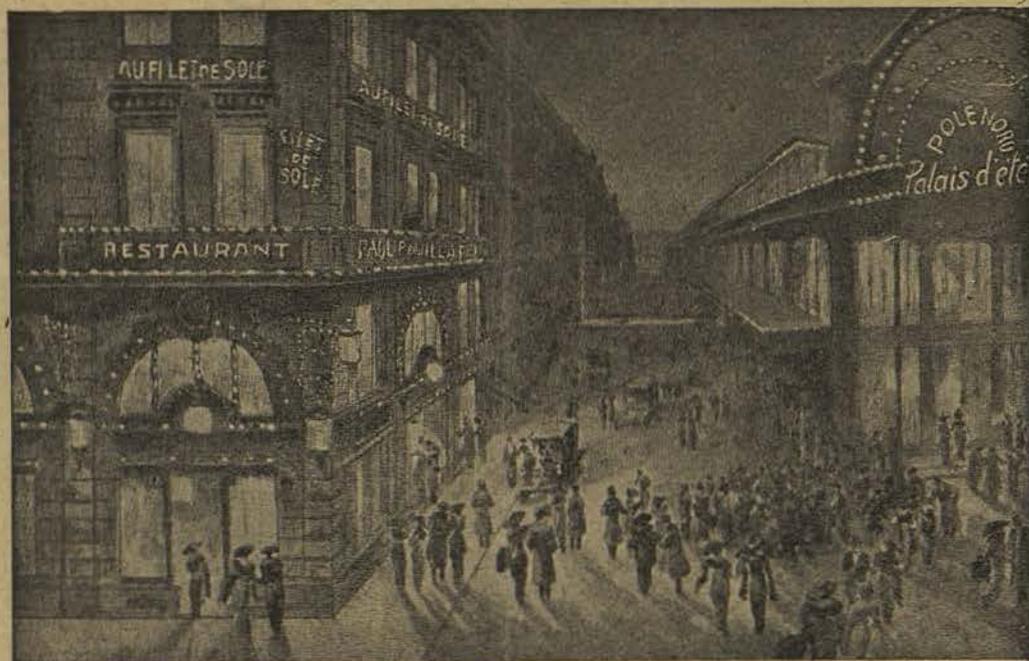
AU
FILET
de SOLE

TOUT PREMIER
ORDRE

Sa cuisine
française

Ses spécialités

Ses vins réputés



SALONS

Ascenseur

Paul

Bouillard

propriétaire

Téléph. 6812

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUQUENET

ADMINISTRATEUR : Albert COLIN

ADMINISTRATION :
4, rue de Berlaumont, 4
BRUXELLES

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois
et se prennent pour un an.

ABONNEMENTS :
Belgique fr. 25.00
Etranger 30.00

JEAN BAR

Dans le petit livre, amusant et profond, qu'il vient de publier: *Le Journalisme en vingt leçons*, M. Robert de Jouvenel rapporte:

« Un excellent reporter avait coutume de dire: « Le reporter doit être gros. C'est parce que je suis gros que j'en impose aux huissiers et que j'en impose à leurs patrons. Les gens maigres n'intimident personne et se laissent oublier dans les antichambres. »

Rien de plus juste, mais il faut ajouter que la corpulence de l'excellent reporter doit être gaie et réjouissante à l'œil.

Voyez Jean Bar: Ce facies sympathique, où il y a du chanoine et du philosophe cynique, n'est-il pas fait pour inspirer l'optimisme et la confiance? Qu'un ministre, à la veille d'être débarqué par Camille Huysmans, notre véritable chef de cabinet, se trouve dans l'inévitable crise où l'on songe à l'ingratitude des hommes, s'il voit Jean Bar, notre Jean Bar national, il est aussitôt rasséréiné: il se dit que le repos a du bon. Et il fait d'autant plus volontiers ses confidences à ce confident professionnel qu'il a vaguement l'impression que, chez Jean Bar, ce qui entre par une oreille sort par l'autre; car c'est encore un des dons de cet inimitable reporter: il a tellement l'air de s'en f... que l'interviewé croit que ce qu'on lui dit n'a aucune espèce d'importance.

Bernier, Patris, De Geynst, autres rois de l'information, sont d'une autre école: le premier porte avec lui la majesté de L'Etoile Belge, cette institution nationale; le second en impose par son occulte puissance, parce qu'on le soupçonne de détenir le secret des chancelleries et des consortiums; De Geynst a l'air d'un magistrat correct et discret, avec lequel on se sent en confiance parce qu'il est correct et discret. La manière familière de Jean Bar est toute différente. Elle a du bon aussi.

Au reste, Jean Bar est loin de s'en fiche autant qu'il en a l'air: ce bon vieux gamin (« vieux! », ceci soit dit en termes d'amitié, car Jean Bar a aussi

cette vertu du journaliste d'être toujours jeune) a de la conscience professionnelle comme personne. Mais il en a tant vu depuis qu'il fréquente les puissants de la terre qu'il s'est fait une philosophie d'un aimable scepticisme.

???

Son terrain de chasse habituel, c'est le parlement. Qu'il s'y présente sous le nom de Jean Bar, de Valentin de Marcy (saluons ce gentilhomme) ou de Camille Quenne, ainsi que le baptisèrent ses père et mère, alors qu'il n'était encore qu'un joli poupon rose et vagissant, il y est parfaitement chez lui, quelle que soit la majorité. Informateur parlementaire de *La Dernière Heure*, il est également sympathique aux compagnons les plus rouges et aux burgraves de la vieille droite. Il a peut-être des idées politiques tout comme un autre, mais il les garde pour lui, laissant à de plus graves confrères le soin de défendre la société ou de la combattre. Il est le bon phonographe enregistreur qui répète avec une loyale impartialité ce qu'on lui a dit. Seulement, c'est un phonographe qui n'est pas dénué d'ironie: il suffit souvent de répéter exactement ce que disent nos honorables pour arriver à une savoureuse drôlerie.

Jean Bar le sait; mais il vous prend un air si parfaitement innocent, quand on le lui fait remarquer, que le plus rosse des parlementaires, aussi bien que le plus naïf, est convaincu qu'il ne l'a pas fait exprès.

???

Si Jean Bar, bon reporter, juge inutile d'étaler les idées politiques qu'il peut avoir, il ne fait pas mystère de sa philosophie. Car Jean Bar, comme tout bon journaliste, est philosophe.

Cette philosophie, nous l'avons dit, est à base de scepticisme. Il faut avoir la candeur évangélique de Mgr Keesen, ou l'ingénuité internationale du sénateur Henri Lafontaine, pour passer au travers de toutes les palinodies et de tous les marchandages dont on est forcément le témoin dans cette foire

aux vanités et aux influences, en conservant la fraîcheur d'âme d'un adolescent. Mais le scepticisme, chez Jean Bar, est mâtiné de l'optimisme propre aux citoyens qui ont un bon estomac. Jean Bar, qui ne s'embarrasse ni de prophétiser ni de prévoir, pratique le carpe diem du bon Horace. Les devoirs de sa profession l'obligent-ils à assister à un de ces banquets officiels qui sont mortellement embêtants, il se console en savourant, en connaisseur, la cuisine du restaurateur et, si celle-ci, comme il arrive, est détestable, il se rattrape sur le champagne. Est-il appelé à subir une de ces réceptions solennelles où l'infortuné reporter est condamné à entendre une demi-douzaine de laïus, toujours les mêmes, il s'installe solidement dans les environs du buffet, goûte à tous les sandwiches, à toutes les variétés du vin d'honneur : autant de pris sur l'ennemi. Jean Bar, c'est le type « qui est bien décidé à ne jamais s'en faire ».

???

Cette ligne de conduite l'a merveilleusement servi pendant la guerre. Comme la plupart des informateurs politiques, il suivit le gouvernement dans ses

bagages et il se fixa au Havre. Que faire au Havre ? Les bureaux ministériels n'y étaient pas installés depuis trois mois, que tout le monde y conspirait ; tout le monde, bon gré, mal gré, était embriqué dans une clientèle. Il y avait celle de de Broqueville, celle de Renkin, celle de Carton de Wiart, celle de Vandervelde, celle de Helleputte. Dans la familiarité de l'exil, ministres et journalistes, compères et compagnons, agitaient les vastes espoirs et les fortes pensées. Jean Bar fit exception. Chargé de la rédaction du Courrier de l'Armée, il n'ambitionna ni les galons, ni les missions ; il attendit tranquillement la fin de la tourmente.

Aussi, dès l'armistice, a-t-il retrouvé ses habitudes, ses pantoufles parlementaires. On l'a revu, rue de la Loi, comme si rien ne s'était passé : solide au poste, comme Godefroid de Bouillon, Manneken-Pis ou le général Belliard...

Puisse-t-il y rester jusqu'à la consommation des siècles, pour la plus grande joie du temple de la loi, et y apporter sa bonhomie et sa gâté!

Ad multos annos!

POURQUOI PAS ?

Lettre ouverte à M. Delacroix, premier ministre

Monsieur le ministre,

On a dit que la politique c'était l'art du possible ; nous croyons aussi que c'est l'art de l'opportunité ; voilà pourquoi votre Excellence mérite cette lettre ouverte.

En vérité, monsieur le ministre, vous avez bien choisi le moment pour jouer un tour à la Pologne. À peine aviez-vous donné l'ordre d'arrêter à Anvers le bateau de munitions destinées à une alliée malheureuse et qui fournissait un effort désespéré pour sauver sa capitale menacée par les sauvages amis des Boches, que la victoire changeait de camp, et rendait inutile et grotesque le vilain petit geste de courtoisie du succès qu'a esquissé le gouvernement belge. Quand on veut faire de la « politique réaliste », comme on dit dans les cercles de gens d'affaires qui vous entourent, vous et vos collègues, il faut la faire à bon escient, il faut jouer sur la bonne carte. Maintenant, c'est fini ; il serait tout à fait ridicule de courir au secours du vainqueur. Trop tard, monsieur le ministre : vous vous êtes trompé de vainqueur, et vous avez maintenant à encaisser la honte d'avoir commis une petite lâcheté sans en toucher les bénéfices.

En vérité, si l'on ne savait pas que le pays vaut infiniment mieux que son gouvernement et si la presse n'avait pas réagi assez vigoureusement pour montrer qu'il y a encore en Belgique des gens qui ont le sens de l'honneur national, ce serait à rougir d'être Belge.

???

Comment ! Voici un pays allié, un pays avec qui, depuis qu'il existe, nous n'avons eu que les relations les plus cordiales ; il se trouve dans une situation critique, sa capitale est au point d'être prise par une armée de bandits. Un autre pays, notre allié le plus proche, lui envoie des fusils et des munitions et, pour aller plus vite, comptant,

comme de juste, sur notre bonne volonté, il les fait passer par nos chemins de fer et notre port. Les bolchevistes sont les alliés des Boches, les Polonais sont les alliés de la France et nos alliés ; toute l'économie de la politique européenne instaurée par le traité de Versailles, que vous avez signé, repose sur l'indépendance de la Pologne, barrière entre la Russie rouge et l'Allemagne revancharde. Il était donc logique, naturel, honnête, que vous fissiez l'impossible pour aider la Pologne à se défendre et pour hâter cet envoi de munitions qu'on attendait avec impatience à Varsovie. Mais il eût fallu pour cela prendre une résolution virile, et votre gouvernement n'aime pas les résolutions viriles ; il n'est pas encore revenu de la surprise qu'il s'est donné à lui-même en envoyant des troupes à Francfort. Vous avez donc préféré tergiverser, transiger, adopter une de ces bonnes demi-mesures chères à tous les gouvernements parlementaires — il faut bien contenter tout le monde et son père. Vous avez commencé par refuser le transport des munitions en transit, sous prétexte de neutralité — comme si nous n'avions pas assez souffert et assez enragé en Belgique de l'attitude « neutrale » des Hollandais et des Suisses pendant la guerre — puis, devant les justes représentations de la France, vous avez annoncé que vous ne donneriez pas l'autorisation, mais que vous fermeriez les yeux. Comme attitude, ce n'était pas très reluisant, mais le résultat était le même, la Pologne était secourue. Mais alors intervient l'ineffable Poulet, qui, ravi de jouer à la France un tour de sa façon, s'avise, comme ministre des chemins de fer, d'interdire le transport des munitions. Et ce n'est qu'après coup que l'on voit apparaître le fameux syndicat national des cheminots, manœuvré par Camille Huysmans, et derrière lequel vous vous retranchez bravement aujourd'hui !

Peut-on rêver rien de plus misérable que ces petites finesses de gouvernement sans courage et d'employés pris en faute? Ah! monsieur le ministre, si vous réfléchissez, vous ne devez pas être fier de vous-même!

Et pourquoi? Pourquoi avez-vous manigancé brusquement ce petit coup contre la Pologne, vous, gouvernement d'un pays de l'Entente? Est-ce pour revenir à l'imbécile petit jeu de balance entre la France et l'Angleterre, funeste héritage de la diplomatie neutralisée? Auriez-vous voulu donner un gage à Lloyd George pour faire oublier votre geste de Francfort? Serait-ce à l'avis de Jaspas que vous auriez obéi, de ce Jaspas qui ne rêve plus, paraît-il, que de faire des affaires avec les soviets? Ou bien auriez-vous obtempéré à un ordre de Vandervelde, pape honoraire de l'Internationale, qui, lui-même, obéit au doigt et à l'œil au comité d'action de Londres? O mystère des déliés ministériels!

???

Au fait, pourquoi vous en prenez-vous à ce pauvre Delacroix, nous diront nos amis, est-ce lui le responsable?

Nous ne savons jusqu'à quel point vous êtes personnellement non responsable de cette politique. Dans le privé, vous êtes le plus galant homme du monde; au barreau, vous passez pour le plus aimable, le plus correct, le plus loyal des confrères. Tous ceux qui vous approchent ne peuvent avoir pour vous que de la sympathie et, vraiment, nous sommes désolés d'avoir à vous faire de la peine. Mais quoi! vous êtes le chef du cabinet, le premier ministre, et il faut bien s'en prendre à quelqu'un dans ce ministère dont tous les membres sont si prodigieusement habiles à se rejeter les responsabilités les uns sur les autres, comme au jeu du valet de pique. Grâce à cette sacrée union sacrée, il se trouve que nous avons tous des amis dans le ministère, nous autres journalistes. Dès qu'il s'agit de protester contre une mesure qu'on trouve absurde ou dangereuse, on nous dit: « Prenez garde, vous allez être désagréable à Chose; vous allez contrister Machin. Vous savez, au fond, il est de votre avis, mais il doit bien obéir à des considérations politiques supérieures; sa situation est difficile. »

Et, parbleu, nous le savons bien que la situation de nos amis du ministère est difficile! Mais, grâce à cette tactique qu'on nous prêche, on a fini par établir une sorte de censure amicale, qui est, somme toute, plus dangereuse que l'autre; on est parvenu à supprimer toute espèce d'opposition, et c'est de là qu'est venu le joli gâchis parlementaire dans lequel nous pateaugeons!

Donc, puisque nous ne savons au juste à qui nous en prendre, monsieur le ministre, nous nous en prenons à vous, qui avez légalement la responsabilité de la politique du cabinet.

???

On nous dira: « Cette fois, vous tombez mal, cette fois il y a un responsable, un vrai, c'est Vandervelde. »

Et bien, non, monsieur le ministre, cela n'est pas de jeu. Si Vandervelde est le vrai premier ministre, le vrai chef du cabinet, qu'il en prenne le titre; on saura du moins à quoi s'en tenir: Vandervelde peut avoir des idées fausses, il a du moins des idées nettes, qu'il expose avec franchise. Dès 1916, il disait à qui voulait l'entendre: « Maintenant la parole est aux canons, mais aussitôt la paix conclue, nous aurons à défendre l'Allemagne contre nos amis. » Il est resté fidèle à cette politique. Si, par peur ou par conviction, le gouvernement belge s'y rallie, qu'il le dise et qu'il en confie la direction à celui qui l'a inventée; nous verrons comment les sinistres, les fils des victimes de 1914, le pays entier

accueillera la déclaration ministérielle. Mais qu'il ne s'abandonne pas à un neutralisme sans franchise, qu'il ne se livre pas à des habiletés jésuitiques, où il risque de perdre ce qui lui reste de prestige.

???

Ce prestige, il était immense au lendemain de l'armistice. Qu'en avez-vous fait, monsieur le ministre, vous et vos collègues? Il était immense à cause du beau geste désintéressé du 4 août 1914, à cause de la droiture et de la loyauté que, somme toute, le gouvernement du Havre, malgré ses fautes, avait gardées à ses alliés. Il était immense parce que, aux yeux du monde, la Belgique c'était le pays de l'honneur, une des plus hautes personnes morales de l'univers, comme on disait, non sans emphase, mais avec quelque raison, dans les discours officiels. Quoi qu'en disent les *Informations belges*, qui collectionnent pieusement les *satisfecit* que nous donne le Nicaragua ou la République de Honduras, il a singulièrement diminué depuis; à force d'avoir voulu jouer au plus fin, à force d'avoir voulu ménager le chou anglais, la chèvre anglaise, sans compter le fromage de Hollande, vous êtes arrivé à ce joli résultat, qu'on commence à se méfier de la Belgique — et ce n'est pas en manquant de parole à la Pologne et à la France, comme vous venez de le faire, que vous arriverez à dissiper cette impression. Il n'y a pas à dire: depuis cette affaire d'Anvers, le pays de l'honneur a une légère éclaboussure à son blason.

Voilà quelque chose, monsieur le ministre, que les gens de cœur, qui sont la majorité de ce pays, vous pardonneraient difficilement, même si vous aviez réussi. Nous sommes des gens réalistes et positifs, c'est entendu; nous voulons trop défendre nos intérêts, mais nous ne sommes pas les adorateurs du succès quand même et quel qu'il soit. Mais, nous avoir infligé cette humiliation et connaître par surcroît le ridicule de s'être trompé, avoir fait risette au vaincu en croyant faire risette au vainqueur, être, en fin de compte, le dindon de la farce, en vérité, Excellence, c'est trop fort!

Les trois Moustiquaires.

Cet article était écrit au moment où nous parvenait la nouvelle de la démission de M. P. Hymans; il n'en a que plus de signification.

Toutes les
Personnalités politiques,
le Monde et la Finance
se rencontrent
tous les soirs au

"CARLTON"
RESTAURANT

NOTRE
PORTE DE NAMUR
MONTMARTRE NATIONAL Tout premier ordre

La miraculeuse aventure du Dr. Van Reeth en 1924

par George GARNIR et Léon SOUGUENET

A la demande d'un grand nombre de lecteurs du « Soir », qui a publié ce curieux roman en feuilleton, un « tirage à part » en a été fait: « La Miraculeuse Aventure du Dr. Van Reeth » a été imprimée sur le format d'un journal quotidien, suivant le mode popularisé par la « Feuille littéraire ».

Envoyer 40 centimes à l'administration du « Soir » pour recevoir franco le ROMAN COMPLET.



A Monsieur FRANCK qui revient

Les plus beaux jours, les plus beaux rêves, les plus beaux voyages ont une fin, monsieur le ministre.

Un de vos collègues, lors de votre départ, formula cette opinion, que vous alliez là-bas vous reposer des fatigues de tout le gouvernement. Vous aviez, en somme, assumé un rôle utile, si tant était qu'il fallait que ce gouvernement se reposât... Nous espérons que vous nous revenez frais et rose, et que, merveilleusement reposés par vous, vos illustres collègues vont se sentir dans les jarrets des verdeurs nouvelles.

Car ce n'est pas pour dire : mais ils sont à plat, les illustres collègues ; ils prennent chaque jour d'énergiques indécisions provisoires : ils se passent la consigne et le balai, ils ont peur les uns des autres. C'est avec une énergie remarquable qu'ils ne veulent pas savoir ce qu'ils veulent, et s'ils s'assemblent en conseil, c'est sans doute pour se taire avec véhémence, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, ayant émis par mégarde un bruit quelconque, ils crient : « Kamarades ! », et ajoutent : « Qu'il soit fait selon ta volonté ». L'autre jour, ils ont eu du courage contre la Pologne, qu'on disait assassinée. Ils sont maintenant épouvantés de ce courage qu'ils ont eu, car on dit la Pologne ressuscitée.

Pauvres, pauvres gens ! Les flamingants ayant fait du bruit, ils ont opiné avec les flamingants. Oui, mais voilà les Wallons qui font du bruit à leur tour. Vandervelde a fait du bruit aussi, dit-on ; il n'en est pas bien sûr lui-même, parce qu'il a cru que Kamiel en faisait ; alors, l'auguste M. Delacroix a crié : « Amen ! Amen ! » Oui, mais Neuray a eu le plus gros succès de sa carrière, en donnant les étrivières à M. Delacroix... Pauvres gens ! Le roi, notre sire, en a pris l'énergique résolution d'aller se reposer au Brésil des fatigues de son gouvernement.

Car, notez-le, ce gouvernement ne peut plus se reposer que par procuration... Il est bien convaincu que s'il cessait, sinon d'agir, au moins d'exister, la Belgique serait perdue.

Vous revenez à temps, Monsieur, pour reprendre votre place dans un si sublime sanhédrin.

Nous ne doutons pas de votre zèle à vous remettre dans les brancards et à tirer la charrette de toute la vigueur de vos muscles, retapés par le repos d'un beau voyage.

Précisément, pendant que nous écrivons, voici qu'un des plus fiers coursiers de l'attelage déclare qu'il en a assez. Au moins, M. Hymans a-t-il choisi une jolie porte pour s'en aller. On ne pouvait douter de son intelligence. Et l'on commence à nous dire (toujours pendant que nous écrivons : c'est insupportable) qu'il sera suivi... C'est bien désagréable pour vous, Monsieur, de rentrer dans un gâchis pareil.

Disons-le froidement : vous n'êtes pas payé de recon-

naissance pour l'immense service que vous avez rendu à vos collègues en allant vous reposer de leurs fatigues.

La gratitude et la politesse élémentaires leur commandaient de résoudre, en votre absence, la question de l'université flamande et celle de la langue administrative en Flandre, en Wallonie et à Bruxelles.

Il n'y a rien de fait. C'est dégoûtant, c'est un criant abus de confiance envers vous... On croirait qu'on a voulu profiter de ce que vous n'étiez pas là... Même cette loi votée à la Chambre, ce n'est pas suffisant. Le Sénat se régimbe, les flamingants (ça ne vous étonne pas) déclarent qu'ils n'en ont pas assez et les Wallons (ô miracle !) osent dire qu'ils en ont trop. Ainsi vous retrouvez la pétaudière de votre départ. Hélas ! vous en avez trouvé une là-bas, chez vos fonctionnaires congolais.

C'est à dégoûter de partir, c'est à dégoûter de revenir.

Une autre fois, donnez-nous, à nous, mission de nous reposer en votre nom. Nous avons des dispositions, Nous nous acquitterons de la tâche que vous nous aurez confiée... Et les camarades ne ricaneront pas d'un ministre qui revient en pleine crise ministérielle.

POURQUOI PAS ?

→ TAVERNE ROYALE, BRUXELLES. ←
TELEPHONE 7890
THE — VINS BORDEAU ET BOURG — J.B.N.E.
:—: PORTO — CHAMPAGNES, etc. :—:

Institut d'élocution limbourgeoise

Discours prononcé, à l'abbaye de Tessenenderloo
à l'occasion de la clôture des cours de l'année scolaire
1919-1920,

par Mgr Keesen, sénateur et directeur de l'Institut
Jeugeês qui m'écoutei,

Chakfoâ que z'ai l'ocajon de prædre la prole dans une achâblée publicke, je regâar s'il y a, dà le-z-odeteurs, un reidakteur de *Porkwâpâ*? Je ché que ce reidakteur reproduit phonetièkmâ les proles que j'ai lolleur de prononcié et je souis toujours tâté de lui adrechei de remerciemâs. J'aime boç *Porkwâpâ*, parce que ce jornal repâ le lágâche limborzeois d'esprechon frâçaise : comme çâ, on sait voar toutswite que ce lágâche est plus élégâ que le frâçais de Paris. (*Marques d'assentiment.*)

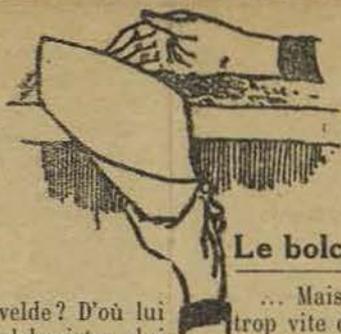
Pour klapper notre lághe, il faut avoar une gharghouillette adekwâte et des cordvokâls chpésialmâ préparées, dès la plus tâdre âfâce ; yayoute que, sans le cours d'êlo-kéchon de notre instutut, le secret de ce lágâche serait rapidemâ perdu, ce qui serait à jamé regrettable pour le patremoâne de leumaneté. Ossi, je vous recommande de souivre avec assedeweté les lechons de l'établismâ.

En clôterâ la chérie des cours de cette allée scolaire, je faie des vœux pour que tous les mâbres de la Châbre et de Sêlat ne s'espriment plus autremâ dà l'âceinte du parlemâ. C'est là que che trouf la véritabel cholechon de la queschon linguèstiek qui azite si violamâ la Belziek. Quand tous le-z-orateurs parleront kômmwâ, che chera l'ulion du frâçais et du flâmâ dans jun même çâtemâ de patriotiesem. (*Bravos.*)

Chest le chalut, chest l'âvenir !

Chest porkwâ z'engâche tous les jeugeês ichipresâ à redoubler d'efforts dans leurs étuttés. (*Applaudissements.*)
Nondeperfissintesprinsoitil !

Les Miettes



de la Semaine

L'attitude de Vandervelde

Qu'est-ce qui lui a donc pris, à Vandervelde? D'où lui vient soudain ce zèle étrange pour les bolchevistes, lui qui a été solennellement excommunié par Lénine comme le dernier des bourgeois ?

C'est bien simple. Dans la politique de Vandervelde, le point de vue international a toujours primé tous les autres. L'Internationale d'abord, la Belgique ensuite ; il ne l'a jamais caché.

Pour le moment, il ne songe qu'à une chose : sauver l'Internationale. Or, elle est bien malade, cette pauvre Internationale. Elle fait peur à Lloyd George, elle fait peur à M. Delacroix, elle fait peur à quelques bourgeois timorés qui espèrent sauver leurs capitaux lors du « Grand Soir », en hurlant avec les loups ; elle ne fait plus peur à ceux qui connaissent le dessous des cartes. La France lui échappe ; le socialisme français traverse en ce moment une crise extrêmement grave. Il est moins unifié que jamais, et les articles, passablement comiques, de MM. Cachin et Frossard, les deux pèlerins de Canossa, ne sont pas faits pour y remettre de l'harmonie. Ils sont lâchés par leurs collègues ; leur demande de réunion immédiate du parlement a recueilli treize signatures.

Quant à la masse, elle se désintéresse de plus en plus de la politique. La vie est chère, horriblement chère, mais ce ne sont ni les paysans ni les ouvriers qui en souffrent, ce sont les petits bourgeois qui, ayant l'impression d'être dépossédés par les « manuels » aux gros salaires, deviennent de plus en plus antisocialistes. Quant aux ouvriers, ils continuent bien à « gueuler » contre le gouvernement et contre la bourgeoisie, parce qu'ils en ont l'habitude et que le propre de l'ouvrier conscient et organisé est de « gueuler » contre quelque chose, mais ils ne remueraient pas le petit doigt pour faire plaisir à Lénine. Le socialisme français, pour l'instant, c'est un état-major sans troupes et où tout le monde se dispute.

Il y a bien l'Italie qui est agitée de soubresauts convulsifs, mais là aussi les socialistes sont divisés et impuissants. La perspective de manquer de pain et de charbon du jour au lendemain fait réfléchir les révolutionnaires les plus déterminés.

L'Allemagne? Personne ne sait au juste ce qui s'y passe. Est-elle socialiste? Est-elle bolcheviste? Est-elle nationaliste et pangermaniste? Mystère.

Reste l'Angleterre, dernier espoir et suprême pensée. L'Angleterre semble évoluer vers un socialisme passablement extrémiste. Ah ! si l'Angleterre pouvait rester fidèle à l'Internationale !

C'est donc pour obéir aux injonctions anglaises que Vandervelde a décidé lâcher la Pologne pour la Soviétie en faisant héroïquement le sacrifice de son amour-propre froissé.

Tout cela est parfaitement logique ; ce qui l'est moins, c'est de voir le gouvernement belge obéir à ces considérations de politique intérieure du socialisme.

Le bolchevisme international (suite du précédent)

... Mais, bourgeois, nos frères ! ne vous réjouissez pas trop vite de ces embarras de l'Internationale. Si la revendication révolutionnaire échappe à ses anciens chefs — bourgeois comme vous et nous d'ailleurs —, ce n'est pas qu'elle s'affaiblit. Au contraire. Toutes les petites lâchetés, toutes les compromissions, toutes les capitulations de conscience que l'on reproche à juste titre à tous les états-majors socialistes s'expliquent par ce fait que ces pauvres diables se sentent poussés par les épaules par toute une génération de successeurs aux dents longues, qui ne leur pardonnent pas leurs traitements de ministres ou de membres de la Société des nations, et même les modestes prébendes des secrétariats et commissariats, tout cet embourgeoisement de la bureaucratie socialiste.

— La montée des manuels ?

— Pas du tout. Les « manuels », sauf de rarissimes exceptions, ne fourniront jamais un homme à l'état-major de la révolution. Le « manuel » qui a décroché un mandat et qui a touché aux affaires devient immédiatement un modéré, un bourgeois. Pas besoin de citer des exemples. L'extrémisme, le bolchevisme international, se recrute presque exclusivement dans ce qu'on appelait autrefois le prolétariat intellectuel, chez les jeunes bourgeois besogneux, fils d'employé, d'instituteur, de professeur, descendant de familles ruinées, dans cette bohème idéologique, que le geste d'Emile Henry faisait rêver il y a trente ans et que beaucoup de conservateurs d'aujourd'hui regardaient alors avec indulgence — n'est-ce pas, Monsieur Barrès ? — parmi tous les rêveurs, tous les adolescents, imaginatifs au cœur gonflé de désir, tous les déracinés, tous les déclassés. Seulement, depuis la guerre, ces déclassés forment une classe terriblement nombreuse, et les déracinés forment un peuple...

Remarquez que, parmi les maîtres actuels de la Russie, sauf Lénine, il y a très peu de vrais Russes — et encore, Lénine lui-même est Russe de l'étranger. Ce sont des Juifs, des Lettons, des Hongrois, des Allemands, même des Français, même des Belges, car le fameux Guilbeaux est natif de Verviers.

Seulement, dans les chambres garnies, les hôtels borgnes de Paris, de Londres, de New-York et de Lausanne, où ils ont mis en culture leur détestable romantisme, ils ont trouvé le poison spécifique qui convenait à ce grand corps malade qu'était la Russie tsariste. Ils y ont déterminé un mouvement religieux dont ils ont su profiter avec le cynisme de prêtres officiant devant un tabernacle vide. Et, maintenant, ils se vengent, et ils appellent tous leurs frères des mansardes cosmopolites à la vengeance. Le poison qui convient à nos pays, plus sains et plus mithridatés que la Russie, n'est pas aussi facile à trouver, mais ils le cherchent. Vandervelde et les autres voient le danger aussi bien que nous. Seulement, ils veulent traiter la société par l'homéopathie. Ils veulent canaliser le mal en y aidant. Nous n'avons pas confiance...

Ind Coope & Co.

Stout et Pale Ale, les meilleurs.

L'Agneau mystique

L'Agneau mystique nous est donc revenu, et il a été très officiellement « inauguré » au Musée ancien. Il y avait là des artistes et des personnages de marque qui avaient quitté leur château pour venir passer à Bruxelles, le 15 août, une après-midi d'art. Et il fut prononcé de beaux discours, dont, particulièrement, celui de Jules Destrée.

Mais ce n'est pas assez pour honorer les chefs-d'œuvre revenus. Car les Van Eyck et les Thierry Bouts sont le sang de notre sang, la gloire de notre passé, l'hosannah de notre mysticité. Le peuple, celui qu'il faut éduquer, fut exclu de cette communion avec l'expression la plus haute de l'âme des ancêtres.

Il faut que, lorsque le divin triptyque reviendra à Gand, on lui fasse une rentrée triomphale; il faut qu'il y ait, pour le recevoir, non seulement toutes les autorités civiles et religieuses, mais le peuple, le peuple qui, au son des cloches solennelles, à travers une ville en fête, pavoisée, ornée, parée d'arcs de triomphe, se dirigera vers la cathédrale et qu'un *Te Deum*, chanté par le cardinal et les évêques, salue la gloire des deux frères qui, pour nous, sont plus que deux souverains!

Ford
THE UNIVERSAL CAR

La reine des voitures utilitaires est la « FORD », 1^{re} du Rallye Ostende 1920, sur 144 concurrents.

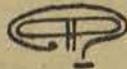
Agence Générale Belge : P. PLASMAN, 20, boulevard Maurice Lemonnier, Bruxelles.

In Brussel Vlaamsch

Entendu, à l'arrêt du tram, place Stéphanie, par un voyageur qui attendait vainement le n° 1, lequel devait le conduire au Bois :

« De remorque van de quatorze is gederailleerd aan de bifurcation van de porte Louise. »

Ainsi parla, à Bruxelles (ville flamande), un contrôleur des Tramways Bruxellois.



Requête

Voici textuellement — aux noms propres près — la lettre qu'a reçue le directeur d'une de nos importantes usines du pays de Liège :

Le soussigné Ch. X..., ex-gendarme, profession de cocher-domestique d'intérieur à Z..., canton de Dinant,

A l'honneur de venir très respectueusement exposer sa demande à Monsieur le Directeur-gérant en toute sollicitation de demande d'emploi, malgrez que reconnais à l'avance que Monsieur le Directeur-gérant n'a pas l'honneur de me connaître.

Il est reconnaissable à moi qu'on est toujours aider et protéger par les personnes honorables de votre genre, j'ai à la faire connaître à la haute dignité de Monsieur le Directeur-gérant que je viens me recommander si toutefois une place de cocher ou de concierge ou de garde de nuit venait à l'attitude de devenir vacante dans la gérance de Monsieur.

J'ai été pendant 6 ans gendarme à cheval en toute probité.

Ensuite, étant un ménage sans enfants, j'ai été 15 années

cocher-domestique et ma femme pour entretenir la maison et dans le service de concierge pour M. L. à W.

Nous sommes quitté le 24 de ce mois en toute probité de serviteurs modèles pour chercher notre avantage, étant munis de certificats très désirable constatant que nous sommes des gens braves et honnêtes et actives et sérieux et laborieux. En outre, le certificat de M. le Bourgmestre confirme notre moralité de très bonne vie et mœurs sous tous les rapports.

Nous sommes âgés de 39 à 43 ans, en pleine force de travail, homme et femme présentables devant le monde et très bien formés.

En attendant l'honorable appréciation de Monsieur le Directeur-gérant je prie, Monsieur, de vouloir bien agréer mes dévoués respects anticipés.



Les Zeep causent

Revu, cette semaine, à la campagne, la fermière enrichie, la Zeepesse baronne de Rutabaga. Voici quelques nouvelles perles de son écriin :

— Ma fille, qui habite Bruxelles, a acheté un si beau piano pour sa salle de bain !

???

— Le fils de notre cousine est malade : il est en traitement dans un sénatorium.

???

— C'est à lui qu'encombre la responsabilité de la situation.

???

— Ma fille avait si tellement des invités que son salon était bombé.

???

— Je lui ai arraché ce qu'il me devait par briques et morceaux.

???

— C'est mon mari qui est le balayeur des fonds dans cette nouvelle affaire.

???

— Le mur de notre jardin est tout couvert de clémentines et de glycélines.

???

— Le ramoneur est venu tirer presque un seau de suif de notre cheminée.

???

— Nous avons entendu M^{me} Coryza à la Monnaie : elle a une si belle voix !

???

— Il est presque aussi vieux que Mathieu Salé.

???

— On peut dire que celui-là a un mobilier luxurieux ; mais la maison est humide et les chambres à coucher sont rhumatismales.



Qui l'a voulu ?

Anvers s'étonne peut-être de n'avoir pas reçu, à l'occasion des Olympiades, la foule qu'elle espérait. Nous nous étonnons moins, malgré que nous tenions Anvers pour une des merveilles de l'Occident. Mais Anvers a vu sa réputation rectifiée par des flamingants ; Anvers passe pour injurier dans ses rues ceux qui parlent français ; Anvers passe pour être la ville qui ne veut pas qu'on aille au secours de la Pologne assassinée... Ce n'est pas juste. Certes... Mais le bruit fatal est là qui court. Une solution : qu'on colle les flamingants dans une cage solide au jardin zoologique : ils deviendront une attraction.



Concourons, concourons

Cette fois, le concours institué par *Demain* nous fera connaître le plus beau bébé de Belgique. (Est-ce qu'on le mangera ?) Nous, nous aurions aimé qu'on attendît la fatale conjonction du plus bel homme et de la plus belle femme et neuf mois après (et même un peu plus tard), nous aurions présenté à *Demain* un échantillon un peu réussi.

Puisque ce rêve ne peut se réaliser, votons : le plus beau bébé de Belgique, c'est le docteur Terwagne et, subsidiairement, notre ami Isi Collin.

LA CHANSON DU JOUR, RUE BLAES



Dessin d'Amédée LYNNEN

Je suis chaste et pure ;
Jamais, je le jure,
Mon cœur sans souillure
N'a connu l'amour...

Finis Poloniae !

On voyait déjà ces deux mots historiques en tête de quelques articles. Cette bonne vieille Europe se disposait à verser un pleur sur le sort de la Pologne. Les diplomates qui, professionnellement, doivent avoir tout prévu, murmuraient déjà, de leur air le plus détaché, le plus philosophique : « Nous l'avions bien dit ! » Lloyd George cherchait le prétexte d'une nouvelle capitulation devant les bolchevistes, et, notre Poullet national, faisant fonction de ministre des affaires étrangères, se félicitait d'avoir été si parfaitement neutre, que la Belgique aurait sans doute droit à l'indulgence des soviets vainqueurs...

Or, par un coup de théâtre, qui renouvelle celui de la Marne, voici que tout change : l'armée polonaise se ressaisit, elle consent à recevoir les plans des généraux français qu'on lui envoie, elle fait front ; elle manœuvre — et cette redoutable armée rouge, que l'on voyait déjà sur le Rhin, poussant devant elle les hordes germaniques enivrées de vengeance, s'évanouit comme par enchantement. Le monde respire, le spectre bolcheviste s'est vaporisé, et voilà que, de nouveau, la Pologne recueille les sourires ! Le bateau, si malencontreusement arrêté par le gouvernement belge, peut maintenant rester à quai...

Ce qui est particulièrement drôle, c'est le changement de ton des journaux anglais et allemands, qui avaient si gravement morigéné M. Millerand, coupable d'avoir reconnu le général Wrangel. Quelle imprudence ! Quel coup de surprise ! La diplomatie française était en train de perdre sa vieille réputation d'habileté et de souplesse : la leçon de Denikine et de Koltchak n'avait-elle pas été profitable, demandait-on ; était-ce bien le moment de faire le coup à l'Angleterre ? Ce Wrangel, les bolchevistes n'en feraient qu'une bouchée !

Maintenant, c'est une autre chanson : on commence à voir que ce Wrangel est peut-être plus redoutable qu'il n'en a l'air, que ce régime bolcheviste, à qui l'on songeait à trouver toutes sortes de mérites depuis qu'on se résignait à traiter avec lui, n'est peut-être bien qu'une façade — et l'on en vient à se demander si M. Millerand et le quai d'Orsay n'étaient pas, somme toute, mieux renseignés sur la situation en Russie que le *Foreign Office*.

???

La sagesse, la prudence, l'information du *Foreign Office*, qui font article de foi pour tous les apprentis diplomates, ne seraient-elles qu'une légende ?

Tout le monde s'est trompé au cours de la dernière guerre, mais est-il au monde un gouvernement, une administration qui se soient trompés plus souvent et plus complètement que le *Foreign Office* ? Au commencement de la guerre, il s'est opposé, longtemps et vigoureusement, au maintien de l'armée de Salonique : or, c'est l'armée de Salonique qui a eu raison de la Bulgarie, dont la dissolution a été la première atteinte au bloc des empires centraux ! En Orient, il a inventé le royaume arabe et l'émir Fayçal ; l'émir Fayçal a suscité presque autant d'ennuis aux Anglais qu'aux Français ! Pendant toute l'affaire de Pologne, il n'a cessé de montrer la plus mauvaise volonté, suscitant à la république de l'aigle blanc tous les ennuis imaginables : la Pologne est en train de montrer qu'elle est parfaitement capable de se tirer d'affaire toute seule ! Enfin, ces derniers temps, on l'a vu jouer avec décision, la carte bolcheviste, comme si ce Lénine et ce Trotzky, que toute la diplomatie anglaise traitait de brigands, étaient devenus de parfaits gentlemen. Or, voilà que la Bolchevie s'effondre !

En vérité, comme perspicacité, il y a mieux. N'empêche que l'on continuera à enseigner que l'Angleterre donne des leçons de sagesse politique au monde...

L'INCIDENT...



Dessin de SALME

— Non, ne te défends pas, Emile... Je serais une ingrâte si je ne te disais pas merci.

Politique polonaise

Maintenant que la Pologne est sauvée — sans le concours de la Belgique, hélas ! — on peut bien dire que son gouvernement avait accumulé, ces derniers temps, toute une série de lourdes fautes. La mission militaire française avait été traitée avec un dédain plein de hauteur. On avait écouté, avec une indifférence polie, non seulement les conseils de l'Angleterre, qui, dès les négociations du traité de Versailles, se montra hostile aux plus légitimes prétentions de la jeune république, mais aussi ceux de la France. On avait trouvé moyen de mécontenter gravement tous les petits Etats voisins, avec lesquels il eût fallu agir en parfait accord : la Lithuanie, la Lettonie, sans parler de la Tchéco-Slovaquie, qui n'est peut-être pas sans reproche. On avait voulu jouer à la grande puissance, alors que, manifestement, on n'en avait pas les moyens.

A quoi cela tient-il ?

Un ami, qui fut en Pologne ces temps-ci, nous explique :

« Ce peuple ardent, imaginatif, généreux, mais fort enclin à la vanité, s'est laissé emporter par les traditions historiques. Lors de la fâcheuse offensive de Kieff, on ne parlait à Varsovie que des grands souvenirs des Jagellons, des Sobieski, du rôle séculaire de la Pologne, champion de l'Europe. On eût dit qu'aux yeux des Polonais de 1919, toute l'histoire du pays, depuis 1772, n'avait été qu'une parenthèse.

On vivait dans le passé, dans l'avenir, dans le rêve, pas du tout dans la réalité, dans le présent.

D'autre part, cette pauvre Pologne, à la fois trop jeune et trop vieille, manque non seulement de personnel politique, mais aussi de personnel administratif. Les fonctionnaires hérités par la nouvelle Pologne de l'ancienne Russie avaient tous, bien qu'excellents Polonais, les déplorable habitudes de l'ancienne administration russe, à la fois la plus autoritaire, la plus fantaisiste et la plus corrompue du monde. Les anciens fonctionnaires allemands et autrichiens valaient mieux, mais on s'en méfiait, peut-être à juste titre : les Polonais du royaume avaient des tendances à se considérer comme des Polonais de première classe. Quant au personnel politique pro-

prement dit, il n'avait aucune expérience, ayant vécu dans l'exil, dans la persécution ou la conspiration ; il éprouvait une grande difficulté à se défaire de la mentalité propre à l'émigré et au conspirateur : rancunes, sur-enchère patriotique, romantisme policier. On était fort enclin, à Varsovie, à faire de la politique de théâtre.

Enfin, autre source de faiblesse : la politique mondaine. Ceux qui ont vécu à Varsovie dans le courant de l'année dernière, ont pu se croire transportés en plein dix-huitième siècle. Les salons avaient une influence énorme ; c'est une vraie conspiration de salon qui a renversé M. Paderewsky ou plutôt Mme Paderewsky. Intrigues, secrets, anecdotes et bons mots, c'était vraiment la politique en dentelles.

Hélas ! tout ce monde aimable et papillonnant devait apprendre à bref délai que la politique du xx^e siècle est d'une tout autre trame.

Une des conséquences de cette politique mondaine a été de donner une influence plus apparente que réelle, mais assez déconcertante, aux grandes familles, aux familles historiques, à ces aristocrates polonais, qui sont bien, de tous les aristocrates d'aujourd'hui, les plus imbus de leur supériorité. Le fait est que les états-majors, les bureaux, les ambassades ont été encombrés de fils de famille, et cela n'a pas peu contribué à répandre à l'étranger l'illusion que le gouvernement polonais était un gouvernement réactionnaire, alors que la majorité de la Diète a toujours été à gauche et que le chef de l'Etat, le maréchal Pilsudsky est un démocrate très sincère et très convaincu.

— Mais d'où vient cette influence de l'aristocratie dans la nouvelle république ?

— Toujours le manque d'hommes. La République est pauvre : elle a dû accepter le concours de tous ceux qui pouvaient la servir sans lui réclamer de trop gros traitements. N'est-ce pas l'explication de la médiocrité générale du corps diplomatique dans tous les pays du monde ? Il faut d'abord être riche pour être ambassadeur...

— Et l'avenir ?

— On peut espérer que la leçon aura porté, car les Polonais sont un peuple remarquablement intelligent. Quand ils auront définitivement repoussé les bolchevistes, rendant ainsi à l'Europe un inappréciable service, qu'ils ne songent plus ni à Jean Sobieski, ni à Casimir le Grand, ni à Boleslaw-à-la-bouche-torse ; qu'ils laissent le passé au passé et acceptent des conditions raisonnables ; ils peuvent faire de leur pays l'arbitre de la politique orientale et donner ainsi un nouveau démenti à Lloyd George et à Vandervelde. »

La Buick 6 cylindres

C'est l'équilibre très précis des pièces, leur coordination presque parfaite, résultant de 20 années de recherches et d'améliorations, qui rendent la voiture BUICK d'une si haute utilité et d'une économie si marquée pour l'usage de tous les jours.

28 août 1918

Bruxelles vivait, il y a deux ans, dans une fièvre intense : il réapprenait à espérer et à sourire. L'assaut allemand était brisé : chacun comprenait qu'après la retraite de la Marne, la reculade sur la Vesle et la Somme, il ne serait plus permis au plus optimiste ou au plus obtus des Boches de songer à reprendre la route de Calais ou de Paris. Nous flairions le désastre et la déroute irrémédiables ; la Belgique se dressait, les narines palpitant-

tes, le front saignant, la joie au cœur : on sentait le frémissement des ailes de la victoire.

Les ineffables communiqués allemands, dont on n'a pas perdu le souvenir, hurlaient le désarroi de l'armée barbare ; on y devinait l'épouvante du pangermanisme arrivant enfin à la conscience de ses crimes et — chose pour lui bien pire — à la conscience de ses fautes.

C'était la période de pleine efflorescence des fausses nouvelles ; nous avons sous la main un de ces bulletins qui circulaient sous le manteau ; la lecture en est curieuse, à deux ans de date :

Hindenburg est devenu fou ; son entourage a toutes les peines du monde à l'empêcher de se briser la tête contre le mur quand ses crises le prennent. « Naturellement », un sosie a remplacé von Hindenburg auprès de Ludendorff.

— Il y a, en ce moment, dans la vallée de l'Ourthe et tout le Luxembourg, environ 200.000 Autrichiens qui passent leur temps à chanter la « Marseillaise » et à crier : « Vive Foch ! » ; le bourgmestre d'un gros village des environs d'Arlon ayant essayé de les calmer, par crainte des rigueurs allemandes, s'est vu traiter par eux de mauvais patriote et menacé de perdre sa place sitôt la conclusion de la paix...

— Les Américains ont fait savoir à l'Allemagne qu'ils lui donnaient 21 jours pour évacuer la Belgique. Si l'évacuation n'est pas complètement terminée à l'aube du 22^e jour, 20.000 avions américains, tout prêts à s'envoler de derrière le front, tomberont comme une tourbillon de sauterelles sur les villes et les agglomérations allemandes. Il est bon de noter que ces avions ne font aucun bruit en cours de vol et qu'ils peuvent tenir l'air 96 heures : la preuve, c'est qu'ils sont arrivés de New-York par leurs propres moyens et qu'ils ont résolu le problème de la stabilisation : une fois immobilisés dans le ciel (Edison inventa), ils préparent tout à leur aise des bombes et obus d'une puissance telle que rien de ce qui existe jusqu'à présent comme explosif n'en approche.

???

A Ath, des aviateurs alliés jetaient un mannequin, grandeur nature, habillé en soldat français. Il portait sur la poitrine une pancarte où l'on pouvait lire :

« Je suis l'avant garde. Les autres me suivent ! »

La population se rua sur le mannequin ; chacun voulut emporter sa relique : qui un bouton, qui un galon, qui un lambeau d'étoffe. Quand la patrouille allemande arriva, le mannequin avait fait comme les troupes allemandes : il s'était retiré sans que l'ennemi s'en aperçût...

Près de Mons, d'autres aviateurs jetaient de petits coussins, enveloppés dans du papier, portant : « Nous vous ferons bientôt rendre vos matelats. »

Et, presque partout, on recueillait des feuilles disant :

En septembre, l'offensive,

En octobre, la percée,

En novembre, la victoire !

Jours chargés d'espoir et gonflés de fierté !... Que de déceptions nous devons avoir encore, qu'emportés dans le vent de la joie, nous ne pouvions pas soupçonner !

Rome et Bruxelles

Le vieux Caton, au Sénat romain, terminait tous ses discours par son célèbre *delenda Carthago* ! M. Volckaert est un type dans le genre du vieux Caton : c'est l'institution du Sénat lui-même qu'il veut détruire.

Il nous semble qu'il va un peu fort. En admettant que le pouvoir législatif ne dût comporter qu'une Chambre au

lieu de deux, il faudrait encore savoir — et, pour savoir, il faut le demander au peuple, parbleu ! — laquelle des deux devrait être sacrifiée.

Le résultat d'un referendum sur la question ne serait pas douteux.

Si l'on annonçait aux combattants, par exemple, que l'économie résultant de la suppression du traitement de nos honorables serait consacrée à majorer la dotation des dits combattants, eh ! bien, nous ne donnerions plus un pfennig de l'indemnité parlementaire du citoyen Eeckelaers. Le jour viendra peut-être où le Sénat sera la seule, unique et vraie Chambre du pays.

Et le citoyen-sénateur Volckaert, à qui, en sa qualité de paroissien solidement organisé, nous souhaitons de vivre longtemps, pourra, plus tard, pendant un discours de Mgr Keesen, fredonner en sourdine, sur un air de Bé-ranger :

Jamais les jass n'envahiront cett' Chambre,

Dans un fauteuil qu'on est bien à cent ans !



Sur la gaffe

La gaffe du gouvernement belge a surpris tout le monde à l'étranger. Nos ministres ne passent pas partout pour des aigles, mais on les tient généralement pour de très honnêtes gens, d'une absolue correction. Or, dans cette affaire, tous les démentis, toute explication ne changeront rien à ceci : le gouvernement belge a manqué de parole à la Pologne et à la France. Notre prestige international en a subi un sérieux accroec.

???

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

Olympiades parlementaires

La questure du Sénat étudie en ce moment le projet d'une olympiade parlementaire, dont les premières assises — internationales, faut-il le dire ? — se tiendront l'été prochain à Bruxelles.

Parmi les épreuves proposées, citons :

- 1° Grimper à l'échelle ;
- 2° Mât de cocagne (prix : *La gloriole*) ;
- 3° Traction à la corde (exercice vocal) ;
- 4° 500 mètres plat, très plat ;
- 5° Marcher (aussi longtemps que l'adversaire le voudra) ;
- 6° Course au succès (relais nombreux et désagréables) ;
- 7° Pirouettes (à volonté ; exercices de souplesse) ;
- 8° Equilibre du budget de l'Etat ;
- 9° Lancement de 12.000 balles (apothéose).

Le résultat s'obtiendra par addition des points. Les différentes épreuves se disputeront... comme les députés, à la Chambre.



Le Peuple officieux

L'incommensurable gaffe que le gouvernement belge a commise en arrêtant le transport des munitions polonaises et qui nous couvre de ridicule dans le monde entier, a été soulignée comme il convient par l'ensemble de la presse. Le ministère n'a été soutenu que par *Le Peuple* et par le clérical *Standaard*, dont l'accord est pour le moins comique.

Ce pauvre *Peuple* est singulièrement maladroit en son rôle d'officieux. Il n'a pas l'habitude.

Cela n'est jamais drôle pour un journaliste, le rôle d'officieux, mais, pour un journaliste socialiste, c'est un rôle proprement impossible. Nos pauvres confrères du *Peuple* devraient relire l'ancien *Journal de Bruxelles*.



Belle page du calendrier

La fin d'août à Ostende

- Le 27, concert classique, avec Berthe Bernard.
- Le soir, Jane Montange, de l'Opéra-Comique.
- Le 28, courses.
- Mme Le Daim de Kerolyr et Amato.
- Le 29, courses.
- Fête du monument français.
- Bal gala, danses de caractère.
- Agnès Borgo, Noté, Lappas.
- Le 30, courses.
- Jane Montange.
- Le 31, Hidalgo et U. Lappas.

Musique

Le maestro Sylvain Dupuis, en villégiature « Amon nos Autes », à Knocke, participe à une excursion à Damme en Flandre, et visite l'église en nombreuse société.

Sollicité d'essayer les orgues, il monte au jubé, prélude, exécute quelques improvisations religieuses.

La femme du sacristain, qui sert de cicérone, d'abord un peu inquiète, se rassure en entendant cette musique sacrée.

Et, soulagée, elle confie à une des dames présentes :

« M. le curé ne dira rien..., il ne joue tout de même pas *La Madelon*. »



Mots de la fin

A Wenduynne. La plate-forme du tram qui va à Blankenberghe. Un soldat chevronné, en montant, bouscule un peu un monsieur zeepique, guêtré de blanc, vêtu à la mode de demain. Le monsieur grommelle :

« Ça se croit tout permis parce que ça est jass... »

L'autre, le regardant dans les yeux :

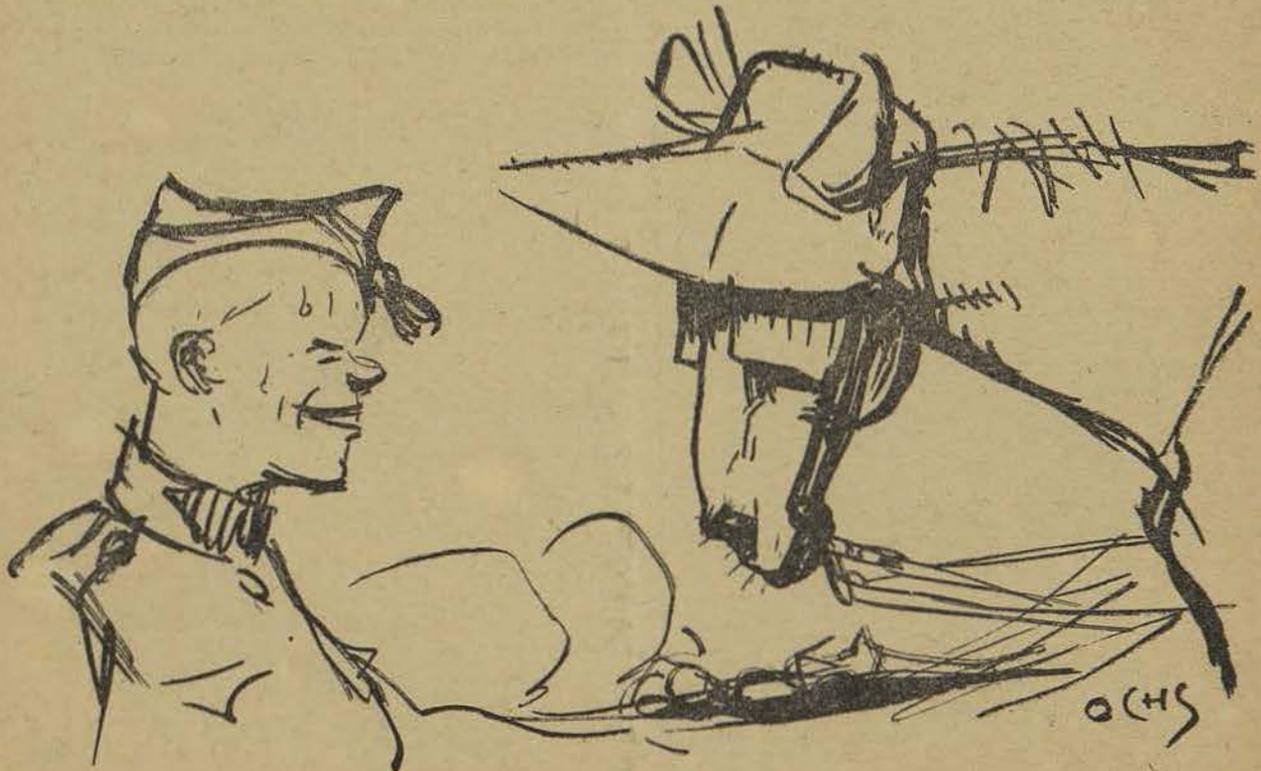
« Oui, moi jasse et vous pas jasse ! »

???

Cueilli à la montre d'une bonneterie :

Au golf de Gascogne.

La question du pinne-mouche



Dessin de OCHS

LE JASS. — Eh bien! mon vieux, tu as plus de chance que nous !

On nous écrit



Monsieur le plus jeune des trois Moustiquaires,
 J'ai recours à vous pour présenter une juste revendication des femmes bruxelloises. Maintenant que nous sommes sûres de devenir un jour électrices, nous sommes décidées à faire entendre notre voix, dussions-nous envahir le parlement, après en avoir brisé les vitres.

Voyez, monsieur, les statues dans les villes... Rien que des hommes (certains d'entre eux laids à faire peur !)...



A peine une Marguerite d'Autriche, à Malines, et une princesse d'Épinois à Tournai.

Et quel est, à Bruxelles, le monument le plus connu, le plus fameux ? La fontaine du Mannekenpispis... — encore un homme — un petit homme. Eh bien ! Nous exigeons l'érection du pendant (pardon) ! : la « Vrouwekenpispis ».

La pose sera peut-être moins en dehors, mais elle n'en sera pas moins gracieuse.

Je compte sur vous, Monsieur le plus jeune; sur votre journal, pour ouvrir un concours entre les artistes pour la future « Vrouwekenpispis... »

Une de vos lectrices.

Entendu. Mais pourquoi, diable, notre lectrice s'adresse-t-elle au plus jeune des moustiquaires ? Est-ce qu'elle croit que les deux autres ne s'intéressent plus à ces choses-là ?

???

Monsieur le directeur,

L'ami qui vous a inspiré votre article : « L'irréductible commerçant », paru dans votre numéro du 30 juillet, est un mauvais plaisant, à moins qu'il n'ait voulu commettre une petite vilénie à l'adresse... d'un concurrent.

Il est absolument inexact que notre firme ait jamais refusé de répondre à des lettres françaises. Elle estime, au contraire, qu'il est de convenance de répondre à sa clientèle dans la langue employée par celle-ci, et elle s'est toujours rigoureusement tenue à cette règle.

Certains fournisseurs n'usent pas toujours à notre égard de la même délicatesse. Nous ne renvoyons cependant pas leurs lettres, comme votre correspondant occasionnel le prétend. Mais, si celui-ci a péché lui-même contre la politesse, il eût mieux fait d'enregistrer en silence notre discrète observation, que d'afficher au public son manque de bienséance.

Votre informateur a donc trompé votre confiance, et vous ne manquerez pas, Monsieur le directeur, de réparer, par l'insertion de cette lettre, l'effet dommageable que votre article en cause a pu avoir pour nous.

Recevez, Monsieur le directeur, l'expression de nos sentiments distingués.

Pour L. Gevaert et Co : Coenen.

Notre informateur, à qui nous avons communiqué ce mot, maintient avoir vu des lettres, émanant de la maison Gevaert, qui, bien que rédigées en français, portaient la mention, imposée au moyen d'un cachet à l'encre violette : « Alle brieven, rekeningen, enz. in 't Vlaamsch, a. u. b. »

La maison Gevaert invite ses fournisseurs wallons — ou belges, ignorant le flamand — à s'adresser à elle en flamand (voir § 3).

S'adresser à cette maison par une lettre en français quand on est son fournisseur, c'est « pécher contre la politesse ou prouver un manque de bienséance ».

Dont acte.

???

Messieurs les Moustiquaires,

Vous avez, dans le dernier numéro du « Pourquoi Pas ? », célébré, comme il convenait, les mérites du révérend et éminent Père Henusse.

Ne mérite-t-il pas un mémorial de pierre ?

Ce monument, messieurs, je l'exige.

« Exegi monumentum R. E. Père Hennius. »

Bien à vous,

O. Rasse.

Nous sommes de cœur avec O. Rasse. (Odes, XXX, livre III.)

???

Stanleyville, le 16 juin 1920.

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Je vous envoie une copie textuelle d'un avis affiché par un capitaine de bateau de la « Société Nationale de Transports sur le fleuve ».

Les passagers — j'en étais — en sont restés rêveurs.

AVIS

J'ai l'honneur de porter à la connaissance de monsieur les passagers qu'il y a un blanc avec sa dame et son enfant qui loge en bas.

Je les invite donc à employer l'urinoir aussi bien la nuit que le jour.

En rivière le.....

Un lecteur assidu, naturellement.

Quel pouvait bien être ce passager ? Peut-être un jour saurons-nous son nom...

Petite Correspondance

D. X. Y. — La section sédentaire de l'Estaminet itinérant s'est réunie aux fins de fixer la signification exacte du néologisme « portugalisation » et les conséquences de l'application de ce système à notre pays. Elle a établi que la portugalisation consistait simplement, en Belgique, à remplacer, aux frais de l'État, dans tous les cafés, estaminets, caboulots, bibines, zincs et bouchons, l'ancien hasselt national par le porto blanc.

Vive le Portugal, mossier !

Q. C. — Chaque matin, au saut du lit, prononcez dix fois de suite la phrase rendue célèbre par le lieutenant qui avait ordonné qu'on tendit une chaîne dans une rue. « Qu'attend-on donc tant ? Que ne la tend-on donc là ? »

Raoul. — Vous ne pouvez manquer de le reconnaître quand il passera dans la rue : c'est le seul homme du quartier qui ne soit pas décoré.



Lorsque le Finlandais Haas Kolehmainen eut pénétré en vainqueur dans le stade et terminé son premier ultime tour de piste, dernière étape des 42 kilomètres du parcours classique, la foule l'acclama frénétiquement, et M. Verdyck, au profil vieux-grec authentique, le couronna de lauriers.

Ce fut une minute d'émotion intense, énorme et inoubliable.

Kolehmainen s'en fut alors, drapé dans le drapeau de son pays, le front ceint de la couronne symbolique, mais de mauvais goût, et une palme à la main, poser quelques instants devant les cinémas, qui tourneront pour la postérité et la maison « Fox-Film » l'épilogue de la comédie héroïque en quarante-deux kilomètres : « le triomphe du marathonien ».

C'est beau. C'est bien. C'est grand.

Mais il est un autre vainqueur, un autre « as » de l'endurance poussée à l'extrême, un autre champion de l'effort prolongé, que nous aimerions voir mis à l'honneur et pour lequel nous réclamons la palme dorée, la couronne du martyr triomphant et les opérateurs cinématographiques. Ce champion, c'est le comte Henry de Baillet-Latour, président du comité exécutif de la VII^e Olympiade, qui vient de présider brillamment, sans défaillance, quarante-deux banquets officiels.

Ce président a de l'estomac !

PROMENADES EN AVION

AU-DESSUS DE BRUXELLES



S'adresser à l'aérodrome d'Evere
(Syndicat national
pour l'étude de transports aériens.)

Tram 56 ou vicinal
église Sainte-Marie-Dieghem
Téléph. : Brux. 1007

Il y eut un banquet pour chaque sport et au moins un « lunch » en l'honneur de chaque pays.

Une statistique, que nous ne pouvons malheureusement contrôler, nous apprend que trois mille trois cent trente-trois discours furent prononcés.

Au dîner des joueurs de lawn-tennis, le champion belge, Paul de Borman, porta le toast d'usage en l'honneur des champions étrangers. Parlant du Japonais Kimagae, il eut des mots heureux : « Les coups de ce joueur, dit-il, sont très appréciés et dès qu'il paraît sur les « courts », chacun vient admirer ses parties. »

Kimagae, heureux et confus, rougit un peu et salua modestement l'élégante assistance, tandis qu'un murmure flatteur parcourait la salle.

???

Au banquet des journalistes, deux cent cinquante convives fraternisèrent gaiement, le verre en main.

M. Van Menten, président de la section Anvers-Limbourg, parla, en termes flatteurs, du roi, de la reine, de l'armée, de la ville d'Anvers, du service de la voirie, des organisateurs de la VII^e Olympiade, de la Belgique, d'un ministre dont le nom m'échappe et de la Pologne renaissante.

A ce moment, un petit homme, boulot et replet, bondit au cou de notre confrère Leys et le mordit dans la joue en poussant un cri suffisamment guttural, pour nous faire comprendre qu'une grande explosion de joie se manifestait : c'était le baiser de la presse polonaise désenchaînée à la presse belge libre et indépendante.

Le marbre éternisera le geste.

???

Au banquet de la Fédération internationale de natation, le délégué de chaque pays représenté éprouva le petit besoin de prononcer quelques paroles définitives dans sa langue natale. L'Anglais, le Français, le Hollandais, l'Italien, l'Espagnol même furent compris de la majorité des convives.

Mais on ne sut jamais pourquoi le Tchéco-Slovaque avait l'air si furieux, ni pourquoi le Japonais rigolait derrière ses lunettes, tout en se gargarisant de mots bizarres, doux ou acidulés, prononcés sur le ton d'une prière.

Seul le comte Adrien Van der Burch approuvait de la tête et conclut, lorsque M. Butterfly se rassit : « Très bien et très sensé. Mais pourquoi a-t-il un accent japonais en parlant le flamand ? »

VICTOR BOIX.

PNEU JENATZY 10, rue Stephenson
Bruxelles

BANDES PLEINES JENATZY

Le Coin
du
Pion



De *La Dernière Heure*, 18 août :

La ville de Mons a fêté par de brillantes solennités musicales le IV^e anniversaire de la naissance de Roland de Lassus, « le prince des musiciens de son temps ».

Le voilà le véritable enfant prodige, le voilà!

???

De *Comœdia* : interview de Maeterlinck sur ses projets :

— Et avez-vous, pour le film, délaissé la littérature ?

— Pas du tout. Je vais achever ces temps-ci un volume commencé avant mon départ en Amérique...

Comme il s'exprime mal, Maurice Maeterlinck, par la... plume d'un rédacteur de *Comœdia* !...

???

Chasse et Pêche — question de droit, par Octave Leschevin :

...La saillie étant faite, le propriétaire a rempli ses obligations !...

C'est entendu.

???

Du journal *La Crémation*, août 1920 :

La crémation... n'est-elle pas une véritable question sociale de brûlante actualité ?

Ils ont le mot juste, à ce journal.

???

Lectures pour tous, août 1920, numéro extraordinaire de vacances, page 1455, « Quitte ou double », par Henry Bordeaux, de l'Académie française :

Un jour, chez M. Aymonier, l'ancien directeur de l'école coloniale, le commandant Aymonier, comme l'appellent encore ceux qui l'ont connu dans cette Indo-Chine dont il au-

rait dû être le gouverneur, lui qui y passa vingt ans, qui la connaît dans ses recoins et qui retrouva la langue kinère (pourquoi n'est-il pas de l'Académie des inscriptions, autre mystère : il y a des destinées qu'un mauvais sort s'acharne à empêcher d'atteindre les sommets pour lesquels elles étaient taillées, et quel beau chef que celui-là ! un jour donc, chez M. Aymonier, j'entendis l'intendant général Brou, mort aujourd'hui — encore un nom que bien des Indo-Chinois n'approuveront de rappeler — raconter toute une série de ces extravagantes histoires qu'il enchaînait les unes aux autres comme un chapelet.

Si un Belge écrivait comme cela !...

CHARBONNAGES LIMBOURG-MEUSE

Société anonyme

Capital social : 50,000,000 de francs

Siège social : BRUXELLES, 27, avenue des Arts

Emprunt de 50,000,000 de francs

EN
100,000 obligations 6 ⁰/₀ de 500 francs nominal

IMPOTS A CHARGE DE LA SOCIETE

La notice prescrite par l'article 82 de la loi sur les sociétés commerciales a été publiée aux annexes du « Moniteur belge » du 11 août 1920, sub. n° 8845.

Ces obligations, de 500 francs nominal, rapportent 30 francs d'intérêts annuels, payables par coupons semestriels de 15 francs, les 2 janvier et 1^{er} juillet de chaque année, et pour la première fois le 2 janvier 1921.

Elles sont remboursables au pair, par tirages annuels, en trente-cinq annuités à partir de 1921, la société se réservant toutefois la faculté d'anticiper le remboursement au pair à partir du 1^{er} janvier 1930.

La société prend à sa charge les impôts belges présents et futurs sur le paiement des coupons et le remboursement des titres et s'interdit de donner hypothèque, à quelque titre que ce soit, sur ses biens, sauf sur les maisons ouvrières qu'elle décidera de construire, avant le remboursement intégral de cet emprunt.

Prix de cession : **490 francs** par titre
Plus les intérêts courus depuis le 1^{er} juillet 1920 jusqu'au jour du paiement

Les personnes désireuses d'acquérir de ces obligations peuvent s'en faire réserver jusqu'à concurrence du disponible aux guichets des établissements suivants :

BRUXELLES : BANQUE DE BRUXELLES ;
SOCIETE FRANÇAISE DE BANQUE ET DE DEPOTS ;
SOCIETE BELGE DE CREDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL ET DE DEPOTS ;
MM. F. M. PHILIPPSON & C^o ;
BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS ;
M. JOSSE ALLARD ;
M. H. LAMBERT ;
ANVERS : BANQUE CENTRALE ANVERSOISE ;
SOCIETE FRANÇAISE DE BANQUE ET DE DEPOTS ;
LIEGE : BANQUE LIEGEOISE ;
GAND : UNION DU CREDIT DE GAND ;
CHARLEROI : BANQUE DE CHARLEROI ;
COURTRAI : BANQUE CENTRALE DE LA LYS ;
HASSELT : BANQUE DE HASSELT ;
LOUVAIN : BANQUE DE LOUVAIN ;
MALINES : BANQUE DE MALINES ;
OSTENDE : SOCIETE FRANÇAISE DE BANQUE ET DE DEPOTS ;
TIRLEMONT : CREDIT TIRLEMontois ;
LUXEMBOURG : BANQUE INTERNATIONALE, A LUXEMBOURG.

L'admission de ces obligations à la cote officielle des Bourses de Bruxelles et d'Anvers sera demandée.

LE CONCOURS DE *POURQUOI PAS?*

Quel est le plus bel homme de Belgique ?

Nous publions chaque semaine le portrait d'un bel homme de Belgique avec, si possible, quelques indications manuscrites sur ses apparences. Nos lecteurs verront, jugeront, voteront. Ils éliront le plus beau en conscience et selon leur goût. Ils pourront éventuellement désigner pour le concours quelques sujets choisis et découverts par eux.

Un concours final attribuera une prime à celui de nos lecteurs qui aura désigné le plus exactement possible le nombre de votes obtenus par le lauréat :

UN PAQUET DE CIGARETTES d'une valeur réelle de fr. 1.25



Devise :

*Cedat canonus
calamo!*

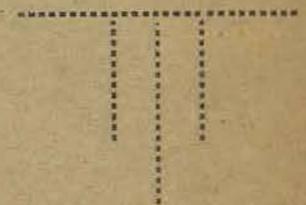
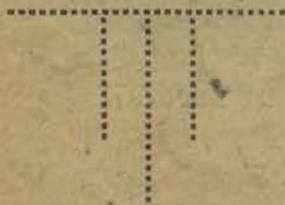


PAUL ANDRÉ

Directeur-rédacteur et chef du journal *Demain*

Références :

André,
c'est-à-dire
en grec :
l'homme
par excellence



QUELQUES REMARQUES AUX ELECTEURS ET ELECTRICES

Paul André, hier commandant, a cru que, la paix venue, la véritable arme du combat c'était la plume. Nous sommes de son avis.

Il n'en résulte pas moins que, soldat hier, journaliste aujourd'hui, réunissant en sa physionomie les deux caractères de sa double profession, il offre aux suffrages de nos lectrices un type mixte: celui de l'homme d'action d'hier et d'aujourd'hui, coagulé en une seule entité.

M. Paul André se présente avec le n° 5 de la série des *Scarabées à la voile*.